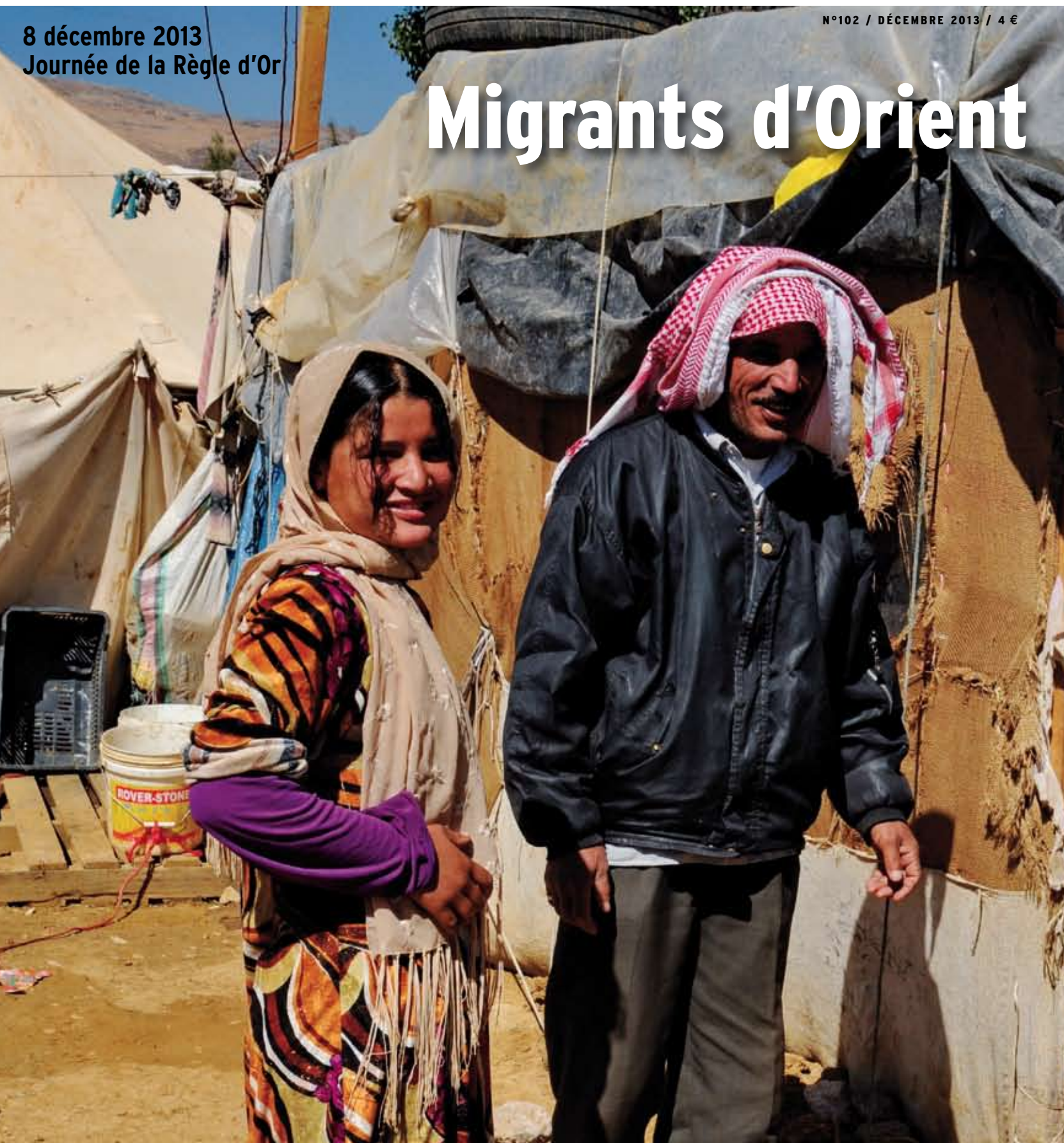


8 décembre 2013
Journée de la Règle d'Or

N°102 / DÉCEMBRE 2013 / 4 €

Migrants d'Orient



Avec l'Action Chrétienne en Orient

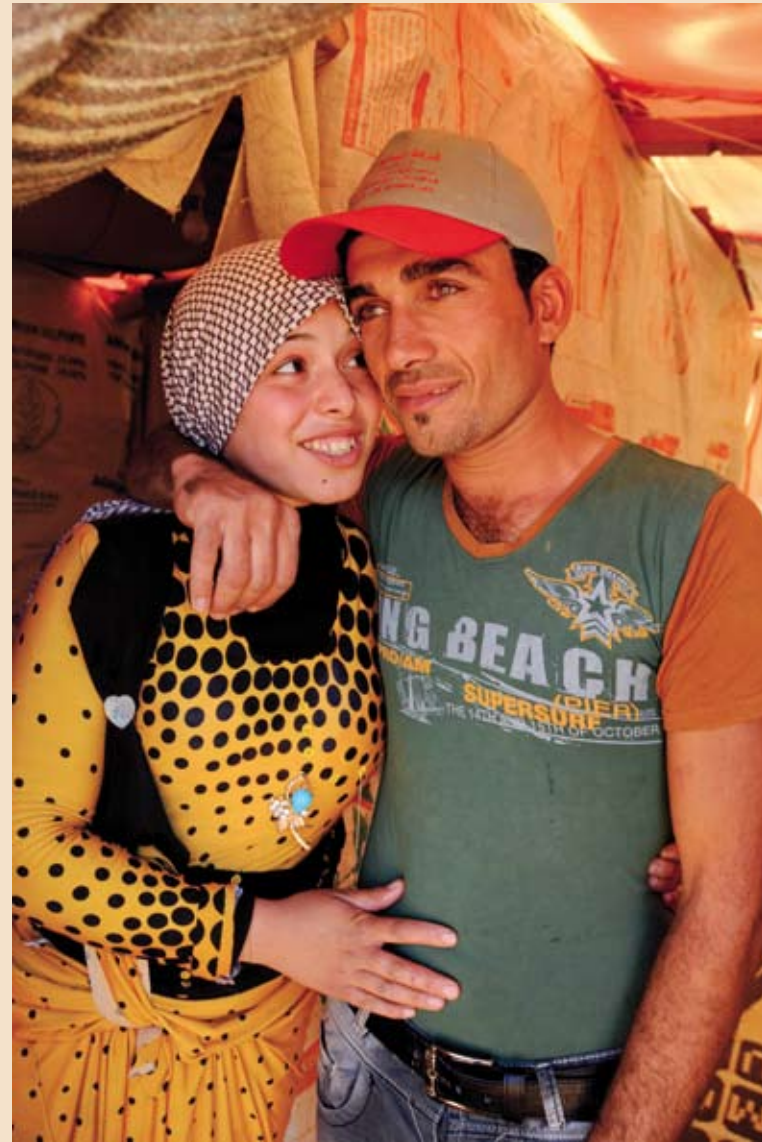
**Un service protestant de mission
au Liban, en Syrie, en Iran, en Egypte, en Arménie
depuis 1922**

La journée annuelle de la Règle d'Or

**Deuxième dimanche de l'Avent
8 décembre 2013**

*« Tout ce que vous voulez
que les gens fassent pour vous,
faites-le vous-mêmes pour eux ! »*

Le Christ dans Matthieu 7, 12



Mari et femme réfugiés syriens au camp de Kabb Elias dans la Beeka au Liban.

Le Levant n° 102 | 84^e année: revue annuelle de l'Action Chrétienne en Orient, 7 rue du Général Offenstein, 67000 Strasbourg |

+33 (0)3 88 40 27 98 | aco.france@gmail.com | www.aco-fr.org | CCP: 135 36 Y Strasbourg.

Correspondant en Suisse: DM-échange et mission, Chemin des Cèdres 5, CH 1004 Lausanne +41 21 643 73 73 | secretariat@dmr.ch | www.dmr.ch.

Directeur de la publication: Albert Huber | **Équipe de rédaction:** Albert Huber, Sylviane Pittet, Marc Schoeni, Thomas Wild.

Collaborateurs pour ce numéro: Sébastien de Courtois, Hadi Ghantous (Minraya, Liban), André Joly, Hombeline Dulière (Beeka, Liban), Noha Roukos (Beyrouth, Liban), Yazan Savoy (Damas, Syrie), Hendrik Shanazari (Los Angeles, USA), Susanne Burnier, Noëlla Richard.

Maquette, imprimeur, dépôt légal: Serge Bitsch | Valblor | 4^e trimestre 2013.

Couvertures: page 1: Camp de réfugiés syriens de Kabb Elias dans la Beeka au Liban | page 24: Réfugiés syriens au centre de Taalabaya dans la Beeka au Liban [texte: extraits du message du culte d'ouverture de l'AG de l'ACO Fellowship à la Chapelle du Sentier, vallée de Joux, Suisse, octobre 2013].

Photos: Albert Huber | pages 3, 13, 15, 19: DR | pages 8, 9, 12: Hombeline Dulière | pages 16, 17, 18: Hendrik Shanazari | page 21: Thomas Wild

Le Levant, annuel: 4 € | **Eglise Missionnaire**, trimestriel avec un dossier ACO: 5 € [2,50 € à partir de 10 exemplaires]

Chrétiens de Syrie: entre résignation, refus de la guerre et émigration

par Sébastien de Courtois

Depuis le milieu de 2012, le conflit syrien est entré dans une phase préoccupante pour l'avenir de ses minorités chrétiennes. Pour la première fois, depuis les massacres de Damas en 1860 – dont la mémoire demeure vivace malgré le temps –, la question de leur présence sur ce sol deux fois millénaires se pose véritablement.

La Syrie fut la terre des Évangiles, des premières églises, des premiers saints et de nouvelles formes de spiritualités, comme celle des « stylites », ces moines ayant décidé de prêcher du sommet d'une colonne. Je pense au superbe sanctuaire de Saint-Siméon, à côté d'Alep, et dont nous n'avons aucune nouvelle de son état depuis le début de la guerre. S'il existe un danger pour les Syriens – de toutes les communautés – le patrimoine architectural n'en est pas moins menacé, surtout celui qui pourrait être détruit volontairement pour des questions de fondamentalisme religieux.

Nous pouvons craindre à juste titre pour l'héritage chrétien dans certaines provinces. La dureté des combats, la radicalisation politique des acteurs engagés – oppositions et gouvernement ayant dépassé un point de non retour –, la faiblesse du projet démocratique, ne laissent rien présager de bon quant à leur possibilité de reprendre une vie normale dans une Syrie apaisée. Les images de combattants disponibles sur Internet, comme celles publiées dans la presse internationale, montrent sans équivoque des soldats habités par la seule idée de combattre les forces « impies » du régime de Damas. L'idée n'étant pas de se battre pour une forme de régime politique différent mais de s'imposer par la seule force.

L'escalade récente autour de l'emploi d'armes chimiques empêche toute idée de négociation et de paix, pourtant nécessaire et demandées par

plusieurs parties. Les forces de l'opposition se radicalisent et seuls les plus aguerris montent désormais au front, sans crainte. La seule chute de Bachar al-Assad n'est plus une fin en soi, mais le verrou qui permettra aux extrémistes d'imposer leur seul dessein. Un futur qui ne sera pas forcément synonyme de « démocratie », malgré la bonne volonté de plusieurs membres éclairés du Conseil National Syrien (CNS).

Il faut reconnaître que le mouvement spontané et justifié de la population à ses débuts pour plus de libertés a changé. La surenchère militaire du régime, l'éventuelle intervention étrangère, le chaos de plusieurs zones « libérées », la proclamation d'un « émirat » indépendant par les forces de Jabhat al-Nosra, inspirés de l'obscurantisme wahhabite, modifient les revendications exprimées par la colère du printemps 2011.

La place des chrétiens est remise en cause. L'émigration a déjà commencé, au Liban surtout, qui fait plus que jamais figure de « montagne refuge » pour les chrétiens de Syrie, malgré le très fort attachement de ces derniers à leur terre natale. Les plus fortunés sont déjà partis en Europe, au Canada ou aux États-Unis. Le modèle irakien offre – hélas –, depuis 2003, le constat d'un exode continu de ses minorités chrétiennes hors du pays.

À nous de savoir les accueillir.

Sébastien de Courtois est historien doctorant de l'École pratique des hautes études, spécialiste de l'Orient chrétien, producteur sur France Culture de l'émission *Chrétiens d'Orient*. Dernier ouvrage paru: *La Turquie biblique, un itinéraire culturel*, éditions Empreinte, 2012.



Migration, souffrance et justice

Job était-il « patient » ? Dieu est-il « juste » ?

FACE AUX MIGRATIONS ET À LEURS CAUSES SE POSE LA QUESTION DE LA SOUFFRANCE ET CELLE DE LA JUSTICE. ET SI C'ÉTAIT NOTRE MANIÈRE MÊME DE POSER CES QUESTIONS QUI DEVAIT ÊTRE REVUE ?

Provocant, voire décapant, Hadi Ghantous présente un parcours biblique qui, nous l'espérons, poussera à la réflexion, que le lecteur soit d'accord avec la lecture proposée ou non.

Docteur en théologie de l'Université de Berne, Hadi Ghantous enseigne l'Ancien Testament à la Near East School of Theology (NEST) à Beyrouth. Il est également pasteur du Synode National Evangélique de Syrie et du Liban, à la paroisse de Miniara (nord du Liban). Il est membre, pour le Synode, du comité exécutif de l'ACO Fellowship.

L'article qui suit est paru en anglais sous le titre « Was Job Patient? Is God Just? » dans la *Theological Review* (NEST, Beyrouth) no 33, 2012, pp. 22-38. *Le Levant* en offre ici une version française condensée faite par Marc Schoeni avec l'approbation de l'auteur et la permission de la *Theological Review*.

Job est loin d'être un inconnu parmi les figures de l'Ancien Testament. Les trois religions abrahamiques y font référence. La patience de Job est proverbiale. Par l'enseignement des Eglises, il est devenu un modèle pour les croyants confrontés à la souffrance.

La lecture traditionnelle de Job ressemble à ceci: il était une fois un homme juste et pieux du nom de Job. Suite à un défi entre Satan et Dieu concernant la justice de Job, le Seigneur permet à Satan d'exterminer les enfants et les troupeaux de Job pour voir s'il va maudire le Seigneur. Job accueille les mauvaises nou-



« Ce sage universel est un homme parfait: juste et intègre, d'une piété exemplaire, il est béni en toutes choses. »

Devant l'église protestante de Kharaba en Syrie.

velles de la manière la plus stoïque: « Sorti nu du ventre de ma mère, nu j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté: Que le nom du Seigneur soit béni! » (Jb 1,21 TOB). Mais alors Satan suggère que Job, comme tous les humains, est prêt à tout perdre s'il peut sauver sa peau (2,4). Et Dieu donne à Satan une seconde chance: il pourra « ôter » à Job sa santé. Malgré sa femme qui veut le pousser à pécher, Job reste ferme en affirmant que si on reçoit de Dieu le bien, on doit aussi recevoir de lui le mal. En réponse, Dieu récompense Job en lui restituant tout à double.

Mais est-ce bien là ce que veut transmettre le livre de Job? La « patience de Job » et la « justice de Dieu » telles qu'elles apparaissent ci-dessus? Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de fournir une brève introduction au livre de Job et à la conception traditionnelle de la sagesse.

La conception traditionnelle de la sagesse

On parle de « littérature sapientiale » (littérature de sagesse) dans l'Ancien Testament à propos des Proverbes, de Job, du Qohéleth et de certains Psaumes, à quoi il convient d'ajouter deux livres deutérocanoniques, le Siracide et la Sagesse.

À la base de la sagesse, il y a la quête de « l'ordre ». Les sages posaient l'existence d'un ordre fondamental dans l'univers. Il s'agit de se conformer à cet ordre déterminé par Dieu. La sagesse ainsi inculquée repose

sur trois piliers: la puissance divine, la justice divine et l'expérience humaine. En s'appuyant sur les deux premiers piliers, les sages de la Bible et du Proche-Orient ancien mettent en avant l'idée de rétribution: en vertu de la puissance et de la justice divines, tout ce qui arrive à l'être humain est une juste rétribution de ses actes ou de ceux de sa parenté. Du coup, les événements de la vie sont un indice de caractère moral: le bonheur aux justes, la souffrance aux méchants. Dans cette conception traditionnelle qui est celle du livre des Proverbes, c'est le troisième pilier, l'expérience humaine, qui est occulté lorsqu'il entre en contradiction avec le principe de la juste rétribution. Dans le livre de Job, par contre, ni Job ni Dieu n'adhèrent à cette conception traditionnelle; elle est défendue par les amis de Job et le jeune Elihou.

Le livre de Job

Le livre de Job est constitué de trois parties: un prologue (1-2) et un épilogue (42,7-17) en prose, encadrant le corps du livre (3,1-42,6) qui, sous forme poétique, déploie des cycles de dialogue entre Job et ses trois amis ainsi que des discours de Job, d'Elihou et de Dieu. Job est une figure « de l'Orient » (1,3), lieu emblématique de la sagesse. Nullement rattaché à Israël, Job est le sage par excellence. Ce sage universel est un homme parfait (1,1-5): juste et intègre, d'une piété exemplaire, il est béni en toutes choses. En quelques lignes est brossé le portrait du sage idéal selon le livre des Proverbes.

Mais ce monde proverbial idéal va bientôt s'effondrer. Le désastre surviendra suite à un défi entre Dieu et le Satan qui, cohérent avec la vision du monde de la sagesse traditionnelle, suggère que la piété de Job est intéressée. C'est là la grande question du livre: « Est-ce pour rien que Job craint Dieu » (1,9)? Le Satan a pour rôle de pousser la logique des Proverbes à l'extrême et d'ainsi la remettre radicalement en question. Une fois que Job a perdu ses possessions, sa famille, sa santé physique et sa dignité, la question de la souffrance se pose dans toute son acuité, et aucune réponse traditionnelle ne tient la route.

Et l'image traditionnelle de Job ?

L'image d'un Job « patient » qui, à la longue, confirme les attentes quant à la rétribution des justes ne vient pas du livre de Job mais de Jacques 5,11: « Voyez! Nous félicitons les gens endurents: vous avez entendu l'histoire de l'endurance de Job et vu le but du Seigneur, parce que le Seigneur a beaucoup de cœur et montre de la pitié » (TOB).

Or ce verset, qui contredit nettement le message du livre de Job, est le reflet d'un livre non canonique, le

Testament de Job. Dans cette relecture, Job est informé au préalable que le Satan s'acharnera sur lui, mais une double récompense lui est promise s'il tient bon, souffre patiemment et reste fidèle à Dieu.

Dans le Coran également, sur quatre mentions de Job, deux se réfèrent à ses souffrances, à sa patience et à sa récompense.

Contre ces relectures et leurs fortunes en christianisme et en Islam, une lecture rapprochée du livre de Job donne une tout autre image.

Le prologue

La lecture traditionnelle de Job est basée sur le prologue et l'épilogue au détriment du corps de livre. Qui plus est, l'image d'un Job patient est basée sur une lecture fautive du prologue, due à des problèmes de traduction de l'hébreu.

Il y a d'abord ce verbe hébreu qui signifie normalement « bénir » et qui apparaît six fois (1,5.10.11.21; 2,5.9). Or, dans nos versions, ce verbe est traduit tantôt par « bénir », tantôt par « maudire ». Pourquoi? Probablement que dans certains cas, le verbe « bénir » est utilisé en hébreu comme un euphémisme pour « maudire ». Mais il est dommage que les traducteurs aient fait le choix à notre place, car dans plusieurs cas, on peut discuter.



« Nous recevons de Dieu le bien, mais nous ne recevons pas le mal. »

Dans les rues de Bourj Hammoud, quartier populaire de Beyrouth au Liban.

••• Quant à la réponse de Job à sa femme (qui lui a dit littéralement « *Bénis Dieu et meurs* », 2,9), elle est traduite dans nos Bibles comme si c'était une question (2,10), alors que la syntaxe de l'hébreu en fait une simple affirmation : « *Nous recevons de Dieu le bien, mais nous ne recevons pas le mal* ». Quelle que soit la conviction de l'auteur du livre sur la source du mal, pour Job, c'est clair : il n'accepte que le bien de la part de Dieu, pas le mal.

En camouflant toutes ces ambiguïtés, nos traductions contribuent à renforcer l'image d'un Job stoïque face à tous les désastres qui lui tombent dessus. Cette image est-elle cohérente avec le reste du livre de Job ?

Les dialogues

Tout lecteur qui s'aventure dans le corps du livre de Job (3,1-42,6) ne manquera pas d'y entendre le cri de révolte de Job.

Job rompt le silence en maudissant le jour de sa naissance (Jb 3). Il s'oppose à Dieu en appelant à un renversement du premier jour de la création (3,3-4, cf Gn 1,3-5). Que Dieu cesse de s'acharner sur lui et le laisse mourir (Jb 7) ! Tout en reconnaissant la puissance extraordinaire de Dieu (9,4-13), Job ne voit pas que

cette puissance produise la justice ; bien au contraire, elle écrase sans raison (9,15-23). Job sait que le Dieu tout-puissant ne prendra pas son innocence en considération : même s'il se purifiait à fond, Dieu le plongerait dans la boue pour avoir raison (9,30-31).

Les amis de Job ne peuvent pas accepter ces propos et au travers de longs discours, ils cherchent la raison des maux de Job ; ils veulent prouver qu'il mérite son châtiment. Job doit se repentir, confesser son péché, demander pardon et Dieu le rétablira (Jb 11).

Mais Job défend courageusement son innocence et taxe Dieu d'injustice. Dieu est devenu son ennemi (19,1-12). Ce faisant, Job affronte le problème que les sages des Proverbes n'ont pas su résoudre : la prospérité des méchants (21,7-18). Il coupe court à toute tentative de trancher le dilemme en reportant la rétribution à la génération suivante (21,19).

Voyant que les anciens n'arrivent pas à convaincre Job de sa culpabilité, le jeune Elihou – autoportrait de l'auteur ? en tout cas, il n'est pas blâmé par Dieu (42,7) – tente de faire mieux tout en se contentant de répéter les mêmes arguments (Jb 32-37). Job ne répond pas à Elihou, mais c'est Dieu lui-même qui intervient ici pour donner à Job, à ses amis, à Elihou et à tous les lecteurs une importante leçon.

« Dieu est responsable du lever quotidien du soleil, mais il ne filtre pas sa lumière pour qu'elle ne brille pas sur le méchant. »
Au large de Tripoli au Liban.



La réponse de Dieu

Dieu n'écrase pas Job à cause de son blasphème. Il ne répond même pas à ses accusations. Au lieu de cela, il apporte la preuve que la souffrance ne signifie pas l'abandon par Dieu de la personne qui souffre.

Dieu commence par exhiber son pouvoir créateur pour montrer à Job ses limites et son incapacité à tout comprendre (Jb 38). Le chapitre 39 rappelle au lecteur que la création n'est pas sans souffrance. Job n'est pas la seule créature qui souffre. Sa souffrance fait partie de la vie naturelle de la créature. Pas de vie sans souffrance.

Aux chapitres 40-41, Dieu raconte son combat contre Béhémot et Léviathan. Ces monstres symbolisent les forces du chaos. Les empêcher de déborder représente pour Dieu une tâche gigantesque. C'est l'œuvre du Créateur qui met de l'ordre dans le chaos (Gn 1). Comme Créateur, Dieu contrôle le chaos, mais il ne met pas fin à la souffrance et à l'injustice. On pourrait dire que le livre de Job présente une théologie de la croix. Trois ou quatre siècles plus tard, Jésus comprendra sa vocation, à la lumière de Job et d'Esaië, comme celle d'un serviteur souffrant. Mais à la question du Christ « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* », Dieu répond : « *Je ne t'ai pas abandonné* ».

Dieu ne donne pas d'explication au mal qui accable Job. Le mal et la souffrance n'ont pas d'explication : le bien et le mal arrivent, inutile d'en chercher les raisons. Chercher les raisons du mal a toujours des conséquences désastreuses sur le plan pastoral. Ceux qui proposent des explications sont des « *consolateurs désolants* » (Jb 16,2).

Comme Job, il vaut mieux mettre la main sur la bouche (40,4). Dieu est au-delà de la justice humaine ; il n'est pas le gardien de l'ordre moral de l'univers. Dieu est responsable du lever quotidien du soleil, mais il ne filtre pas sa lumière pour qu'elle ne brille pas sur le méchant (Mt 5,45).

Ainsi, le Seigneur n'est pas en colère contre Job, mais contre ses amis, parce qu'ils n'ont pas parlé correctement de lui comme Job l'a fait (Jb 42,7-8). Job n'a donc pas besoin de se repentir. Les deux verbes utilisés en 42,6 devraient être traduits : « *Je me soumetts et je trouve la consolation sur (ou pour) la poussière et la cendre* ». Ayant vu Dieu face à face, Job trouve la vraie consolation.

L'épilogue

Cette partie du livre (42,7-17) est souvent vue comme un ajout pieux qui annihile l'argumentation du livre en donnant raison au Satan : oui, après tout, la démarche de Job était intéressée. Mais ce que Job reçoit ici

est une compensation plutôt qu'une récompense. Cela nous montre que la vie continue malgré la souffrance et l'injustice, et nous sommes appelés à en jouir pleinement, sûrs de la victoire.

Conclusion

Job fait partie de la sagesse biblique, mais dans un sens très différent des Proverbes. C'est une sagesse en révolte contre les croyances traditionnelles, notamment l'idée de rétribution. Dieu comprend notre



« De Dieu nous recevons la vie, qui est pure grâce. »
Baptême à l'église luthérienne de Bethléem en Palestine.

douleur et reçoit nos cris d'impatience quand nous souffrons. Oui, Dieu félicite Job d'avoir admis que, parfois, Dieu semble venir à nous en ennemi. Mais Job apprend aussi qu'il est inutile d'accuser Dieu d'injustice, car Dieu n'a jamais prétendu être responsable de la justice. La justice relève de la responsabilité humaine. Il n'y a pas d'ordre moral cosmique. Dieu n'est lié par aucune obligation morale à récompenser les justes et à punir les méchants. Sa bénédiction est totalement gratuite. La toute-puissance de Dieu demeure, mais elle ne transforme pas le monde en paradis. L'injustice, la souffrance et la mort font partie de la vie. Dieu est intimement impliqué dans le monde pour le protéger du chaos, mais pas de l'injustice. Dieu n'est ni juste ni injuste.

Devons-nous accepter le bien et le mal de la part de Dieu ? La question a perdu sa pertinence. De Dieu nous recevons la vie, qui est pure grâce. ■

HADI GHANTOUS
pasteur et théologien libanais

De Syrie au Liban

Ne pas les oublier

LE PASTEUR ANDRÉ JOLY, RESPONSABLE DE LA COMMISSION SUISSE DE L'ACO, A CÔTOYÉ LE DRAME DE L'EXIL DES SYRIENS RÉFUGIÉS AU PAYS DU CÈDRE.

En descendant depuis le col du Mont Liban dans la plaine de la Beeka, réserve céréalière et maraîchère du Liban, rien n'indique la présence de réfugiés syriens. La route de Damas, trop étroite par endroits, absorbe chaque jour des milliers de véhicules. Les grands panneaux publicitaires invitent à l'acquisition de biens immobiliers, à changer de voiture, à prévoir des vacances. Le rêve reste inaccessible pour des millions de personnes. Mais dès que nous entrons dans le cœur des villes, loin des axes routiers importants, nous remarquons des groupes de personnes qui sont très vite identifiées par les pasteurs libanais comme des réfugiés syriens. Ils cherchent du travail et sont prêts à travailler pour le tiers du salaire horaire en vigueur au Liban. Les femmes restent le plus souvent dans les camps et tentent d'organiser la vie quotidienne, mais laisse à leur mari le soin des relations avec les travailleurs sociaux, le directeur de camp syrien et les divers intervenants (médecin, infirmière, personne en charge de la logistique. Les enfants en âge de scolarité sont pris en charge par les écoles chrétiennes et laïques. Cette situation ne pourra pas

durer indéfiniment. Les frais de scolarité ne pourront plus être assumés très longtemps par ces familles qui ont beaucoup perdu dans cet exode forcé.

Un conflit qui s'enlise

Samir, conservateur au Musée national de Damas, est rentré un jour chez lui pour voir sa maison ressembler à un tas de pierres. Sa femme et ses cinq enfants ont été épargnés grâce à un enterrement auquel ils assistaient. Le soir même, de nuit, ils entraient au Liban par la montagne. Depuis plus de huit mois, il vit l'œil rivé au téléviseur de son voisin et ils tentent d'obtenir des nouvelles de leurs familles.

Le conflit s'enlise. Les lignes de front ne sont plus aussi claires qu'à son début. L'opposition au régime est mité par des conflits internes et par l'arrivée de groupuscules djihadistes qui instrumentalisent la situation. Chaque village, chaque ville, chaque quartier est aux mains de chef de guerre qui ne reconnaissent plus les options décidées au sein du Conseil national sensé fédérer l'opposition. Les snipers tuent aveuglement. Les enfants,

les personnes âgées ne sont pas épargnés. Camil, 35 ans, se préparait pour être diacre. Il s'occupait de la sacristie et assurait l'accueil à l'évêché et distribuait du pain et des vivres chaque mardi. Juste avant midi, il se déplaçait vers la maison familiale laissée vide depuis un an. Il est mort, le corps disloqué par un obus.

Juste avant Pâques, les évêques grec et syriaque orthodoxes d'Alep ont été kidnappés. Personne ne sait par qui. D'autres, en vain, cherchent également leurs proches. Le pays s'enfoncé de plus en plus dans une sale guerre civile. Ce n'est plus un conflit entre combattants, c'est la mise à mort d'une communauté tout entière: plus de 100 000 tués, 850 000 élèves qui ne sont plus scolarisés, des destructions économiques pour près de 260 milliards de dollars, une augmentation du coût de la vie de 400 %, des salaires qui ne sont plus versés. Nos partenaires au Liban (le Synode arabe et l'Union arménienne) se mobilisent pour offrir une aide, une écoute et un accueil. A Beyrouth même, les œuvres d'Eglise se mobilisent activement pour une prise en charge décentralisée, au plus près des camps. Les paroisses protestantes de la Beeka se préparent à accueillir des familles dans des structures en dur, retapent des écoles fermées depuis longtemps, réaménagent des maisons oubliées. Gaz, eau, électricité, peinture. Il suffit de peu pour offrir des refuges dignes aux personnes qu'ils reçoivent. Les colis alimentaires sont assurés principalement par les membres des communautés.

Revenez nous voir, même les mains vides !

Les responsables politiques libanais savent la nécessité d'un équilibre politique national. Les appels à la solidarité, au calme, deviennent le langage commun, même en ce temps d'instabilité, à toutes les formations politiques. Mais le conflit se joue aussi ailleurs, dans les conflits d'intérêts le plus souvent économiques, dans les zones d'influence qui ne cessent de se redessiner, dans l'attisement de la violence qui se décide ailleurs, sans consultation des Syriens.

De plus en plus de Libanais se préparent à l'émigration. Ils craignent de voir se répéter un conflit qui a labouré le Liban pendant plus de 15 ans. L'appel à rester des responsables religieux résonne comme une prière forte, mais qui ne résiste pas à l'évidence angoissée de la situation.

Chaque rencontre se termine par cette prière: ne nous oubliez pas! Revenez nous voir, même les mains vides! L'Occident tergiverse et évalue ses intérêts. Pendant ce temps, le pays s'enfoncé encore plus dans ce conflit.

Dimanche matin, dans ce temple protestant des montagnes, montait ce chant qui proclamait le Christ vainqueur. ■

ANDRÉ JOLY

Camp de Tal el Abiad dans la Beeka au Liban.

L'ONU estime qu'environ 2 million réfugiés ont quitté la Syrie, dont 1 million d'enfants.

Camp de Taalabaya à Belaa au Liban:

une famille vivant dans un bâtiment inachevé avec d'autres familles syriennes.



Camp de Faour dans la Beeka au Liban.

Le premier pays d'accueil pour les réfugiés est le Liban (701 000), suivi par la Jordanie (518 000). [chiffres: septembre 2013].

De Syrie en Jordanie et au Liban

Portraits d'exiles

ONZE VISITEURS FRANÇAIS D'ORGANISMES CHRÉTIENS ET MUSULMANS - DONT L'ACO FRANCE - VIENNENT DE RENCONTRER DES RÉFUGIÉS SYRIENS EN JORDANIE ET AU LIBAN POUR LEUR APPORTER LEUR SOUTIEN. AU CŒUR DE LA TRAGÉDIE, DES SIGNES DE SOLIDARITÉ. RÉCIT EN IMAGES.



Photo ci-dessus

Centre de réfugiés de Mafraq en Jordanie

Mgr Marc Stenger, évêque de Troyes, (à droite) et Tareq Oubrou (à gauche), recteur de la grande mosquée de Bordeaux, accueillis par des enfants réfugiés syriens. « *Devant tant de souffrances, plaide Tareq Oubrou, nous devons sortir de nos clôtures religieuses et ethniques pour aider nos frères dans un conflit avant tout géopolitique. De leur côté, les musulmans d'Europe doivent soutenir les minorités chrétiennes en Orient, car l'islam est une religion d'accueil.* »

Photo en haut à droite

Camp de réfugiés de Kabb Elias dans la Beeka au Liban

« *En situation d'exil, explique Anie Boudjikianian, travailleuse sociale protestante, on enregistre beaucoup de naissances. Une césarienne coûte 1000 dollars et aucun frais médical n'est pris en charge par les organisations internationales. Nous devons accueillir avec les moyens que nous n'avons pas. Face aux problèmes culturels et émotionnels de personnes sans futur, nous éprouvons un profond sentiment d'humilité, d'incapacité vis-à-vis du mal qui dévaste non seulement l'existence physique, mais dénature l'image divine de l'homme.* » [lire aussi page 24]



Centre de réfugiés de Saïda dans le sud du Liban

Réfugiés de Damas, Muhammad, 30 ans, son épouse Rukaya, 25 ans, et leur fils unique Ibrahim, 8 ans, aujourd'hui non scolarisé. Ils vivent dans moins de 10 m². Ouvrier du textile, il tente en vain de trouver un emploi et un peu de dignité. Comme la majorité des familles, le couple ne subsiste que grâce aux paniers de vivres et coupons alimentaires distribués par les ONG. Partageant la même culture, il confie être bien accueilli par les Libanais.



Centre de réfugiés de Mafraq en Jordanie

Enfant syrien. « *Même après avoir trouvé un refuge, les enfants sont déprimés, explique Najwa, éducatrice Caritas. L'urgence absolue, c'est l'assistance psychologique. Le niveau de violence provoque des dégâts, on le voit dans les dessins des enfants : des chars, des corps sans vie, du noir, du rouge...* »



Centre de réfugiés de Zarqa en Jordanie

Femmes syriennes lors de la distribution de matelas. « *Nous n'avons qu'un rêve : retourner au pays. Ce n'est pas une option pour nous, mais un vœu profond. Notre vieux père insiste, il ne veut pas mourir ici sur cette terre.* » explique Qamar réfugiée d'Alep. Ce désir de retour est un leitmotiv qui revient sans cesse auprès des réfugiés, comme pour les extraire du cercle vicieux de leur désespoir.



Camp de réfugiés de Kabb Elias dans la Beeka au Liban

« *Devant ma télé, Alep en Syrie ressemble à Hiroshima. Mais quand je téléphone à nos sœurs d'Alep, elles m'assurent que nos écoles dans la ville tournent à plein régime. Où est la vérité ? On ne sait pas. Ce que l'on sait, c'est que les décisions pour la Syrie ne se prennent plus à Damas, mais à Washington et à Moscou. Et la route entre les deux capitales est trop longue pour arriver à prendre une décision* » analyse Mgr Maroon Lahham, patriarche latin de Jordanie, situant l'enjeu de l'exode syrien.

TEXTE ET IMAGES: ALBERT HUBER

De Syrie au Liban

Hombeline, la Beeka et les réfugiés

HOMBELINE DULIERE, ENVOYÉE DE L'ORGANISATION CARITATIVE CATHOLIQUE CARITAS AU LIBAN, VIT LE TRAVAIL HUMANITAIRE AU QUOTIDIEN.

Les Syriens fuyant leur pays avec une petite valise, arrivent au Liban les mains vides. Certains ont pu emporter les quelques économies qu'ils avaient, mais la vie au Liban est chère et cet argent part donc vite. Beaucoup de familles n'arrivent plus à payer leur loyer et demandent aux ONG des tentes ou une aide au loyer. Comme partout, la situation économique est difficile et peu de Syriens réussissent à trouver du travail. Journaliers : un jour ils vont travailler dans un champ, un autre dans le bâtiment..., ce qui n'apporte toutefois pas un revenu stable et fixe.

L'assistance médicale est un grand besoin : le UNHCR - Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés - a du diminuer son aide par manque de moyens. Chez eux, les Syriens étaient couverts pour le médical par l'Etat. Au Liban, les frais hospitaliers sont exorbitants et l'assistance médicale est inaccessible. Or beaucoup souffrent de maladies chroniques, de blessures... et n'ont pas les moyens de se soigner correctement.

Le suivi psychosocial est un grand besoin pour la plupart d'entre eux, suite aux traumatismes vécus. Caritas fait tourner une clinique mobile dans la Beeka - composée d'un pédiatre et d'un gynécologue - et fournit les médicaments. Lorsque les assistantes sociales rencontrent des personnes qui ont des besoins spécifiques, les personnes sont référées aux ONG ou institutions compétentes. Des biens alimentaires et non alimentaires sont distribués par Caritas du Nord au Sud aux Libanais et



Hombeline Dulière, envoyée Caritas, avec les enfants du camp de Dalhamieh dans la Beeka au Liban.

avons consacré et les voir rire après tout ce qu'ils ont vécu, à leur âge, m'a énormément ému. Un temps fort pour moi : il m'a rappelé la raison pour laquelle j'ai choisi la voie de l'humanitaire pour pouvoir redonner, autant que possible, la joie de vivre à des personnes qui ont perdu tout espoir. Caritas, cela signifie amour de l'autre ! ■

Palestiniens de Syrie. Principales difficultés rencontrées par les assistantes sociales : le surnombre des assistés. En raison d'une trop forte affluence, des voisins et propriétaires ici et là se plaignent de la saleté et du bruit et demandent à ce que Caritas déménage.

Lors de mes visites sur le terrain, les gens demandent souvent de l'aide : un emploi encore et toujours, un peu plus de nourriture, des vêtements, surtout pour les enfants... C'est très difficile de les regarder dans les yeux et leur dire qu'on ne peut pas répondre à toutes leurs demandes. On aimerait tous pouvoir en faire plus... En revanche, beaucoup d'entre eux sont très reconnaissant du travail que nous faisons et nous remercient, ce que je trouve très touchant.

Une après-midi, nous organisons avec quelques collègues une activité psychosociale avec des enfants d'un des camps dans la Beeka. Nous leur demandons de dessiner leur maison ou leur famille. Nous écoutons de la musique. Un bon moment pour ces enfants, âgés entre 5 et 11 ans. Ils ont beaucoup apprécié le temps que nous leur

HOMBELINE DULIERE

Centre des migrants Caritas de Sin El Fil au Mont-Liban



Noha Roukoss. « La société civile, les défenseurs des droits de l'homme, les Eglises... sont très actives au niveau de la protection des requérants d'asile. »

Du Liban en Suisse

De la Forteresse au Vol Spécial

RESPONSABLE FORMATRICE AU CENTRE DES MIGRANTS DE CARITAS LIBAN, NOHA ROUKOSS VIENT D'ÉCHANGER SON EXPÉRIENCE DE TRAVAIL AVEC LA RÉALITÉ DE LA POLITIQUE D'ASILE ET LA GESTION DES REQUÉRANTS D'ASILE EN SUISSE, SUR INVITATION DE L'ACO SUISSE. ECHOS ET ANALYSE SUR LE VIF.

« **A**vant, les Européens nous cherchaient comme esclaves de l'Afrique en Europe, aujourd'hui on vient volontairement et on traverse les continents, mais notre présence n'est plus tolérable. » C'étaient les mots d'un requérant d'asile que j'ai rencontré à Vallorbe dans le centre ARAVOH qui est situé à la frontière franco-suisse, près du centre d'enregistrement et de procédure (CEP) surnommé La Forteresse. C'est le premier point de chute en Suisse, un centre loin de la ville et froid, au contraire du centre ARAVOH, lieu d'accueil, d'aide juridique et de support spirituel.

Ma visite fut très riche. J'y ai vécu des moments contradictoires, surtout au niveau émotionnel. J'ai pu expérimenter la vie quotidienne d'un requérant d'asile depuis son arrivée jusqu'à son rapatriement. Par ailleurs, j'ai visité la Suisse qui reste toujours le pays des droits de l'homme, de la Croix Rouge, du chocolat, du gruyère, des banques, des montres, des vignobles, de Heidi et de la diversité des langues.

Première contradiction : les lois sur l'asile se durcissent en Europe et surtout en Suisse (j'ai appris dans les premiers jours après mon arrivée les résultats de la votation à ce sujet) ; par contre, la société civile (défenseurs des droits de l'homme, Eglises) est très

active au niveau de la protection de ces personnes et fait tout pour contrer ce durcissement.

Le chemin de l'asile n'est pas facile. Il y a plusieurs étapes pour arriver au pays de destination, puis avoir la chance d'être reconnu comme réfugié - pourcentage qui n'atteint même pas les 10 %.

J'ai pu visiter la partie romande de la Suisse. Chaque canton a sa propre culture, ce qui se traduit différemment au niveau de l'accueil, du service, des habitudes et des règlements. J'ai visité Vaud, Fribourg, le Valais et Genève.

La première semaine était la plus dure. Il s'agissait de voir le début du chemin des réfugiés. Entre le CEP, l'Etablissement Vaudois d'Accueil des Migrants (EVAM) et les locaux de la protection civile, j'ai vu des gens qui arrivent de partout : Afghanistan, Iran, Syrie, plusieurs pays d'Afrique, Géorgie... c'est un Babel où on entend parler toutes les langues. Des familles, des célibataires, des mères avec enfants. Il y a une heure d'extinction des feux, les gens qui arrivent tard restent dans une chambre à l'extérieur. Ces personnes ne sont pas habituées au froid, surtout celles qui viennent d'Afrique.

A l'EVAM, il y a des familles et des affaires partout. On est dans une région isolée, loin des centres ●●●



Au centre de Lausanne, place Riponne, des immigrés contrôlés par la police fédérale.

●●● des villes et des villages. Les locaux de protection civile (NDLR: abris anti-atomiques collectifs, entièrement souterrains) sont utilisés pour l'accueil des requérants célibataires. Les gens ont peur l'un de l'autre, car les origines et les cultures sont diverses, et certains ont passé des moments durs en prenant le trajet des passeurs.

La visite a continué par le centre de détention administrative, le lieu où a été filmé *Vol Spécial*. J'ai pu parler avec des gens qui rêvent qu'en restant dans cet établissement, ils vont toujours avoir la chance de rester sur le territoire suisse. Mais c'est loin d'être toujours le cas, à regarder le film de Fernand Melgar. Un jour ils sont là, mais le jour suivant?

En visitant les institutions publiques et privées, j'ai perçu que l'administration est bien en place, les lois gèrent tout. Si vous êtes reconnu comme réfugié, vous allez vous intégrer progressivement en Suisse, jusqu'à en obtenir la citoyenneté. Si ce n'est pas le cas, vous devez quitter le pays et poursuivre ailleurs le rêve d'un meilleur futur. C'est durant ce moment d'étude du dossier (NDLR: qui peut durer des années)

La peur de l'inconnu, de l'instabilité, de la guerre et même de la mort est en train de pousser les gens à quitter leur pays pour chercher l'Eldorado.

que le requérant d'asile vit l'inquiétude. Un grand nombre sont dans la clandestinité, voire le trafic de drogue pour survivre, particulièrement ceux qui savent qu'ils n'ont pas de chance d'être reconnus comme réfugiés.

Malgré tout, les initiatives privées s'occupent des besoins que l'Etat ne couvre pas, à commencer par les services et les activités facilitant l'intégration, l'écoute, l'hébergement, le soutien spirituel, psychosocial, légal... Ils ont pu répondre au verset de Matthieu: «J'étais étranger et vous m'avez accueilli» (Mt 25,35).

Mais est-ce dur pour les requérants d'asile seulement? Non, c'est dur aussi pour les personnes qui émigrent dans l'idée d'avoir un meilleur futur loin de l'instabilité et des guerres. Ce n'est pas toujours facile de quitter le pays d'origine où vous parlez votre langue maternelle, où vous avez une famille et des amis pour vous soutenir et échanger les bons et les mauvais moments.

Pour les chrétiens du Moyen-Orient, il faut nous attacher à nos pays, à cette région d'origine du christianisme qui devient de plus en plus vide de chrétiens. En étant forts dans notre foi, nous pouvons survivre à toutes les tempêtes et déplacer les montagnes: «En vérité je vous le dis, si vous avez de la foi comme un grain de moutarde, vous direz à cette montagne: transporte-toi d'ici là, et elle se transportera; rien ne vous sera impossible» (Mt 17,20). Et quand Jésus apaise la tempête: «Pourquoi est-ce que vous avez peur? Vous n'avez donc pas encore de foi?» (Mc 4,35-41).

La peur de l'inconnu, de l'instabilité, de la guerre et même de la mort est en train de pousser les gens à quitter leur pays pour chercher l'Eldorado. Mais ils ne sont pas conscients qu'en prenant ce chemin, ils vont vivre des moments difficiles non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour leur famille: incertitude, risque de mourir avec les passeurs et dans les moyens de transport. Il faut s'attacher à la terre, l'Eldorado est là où on est et pas dans l'inconnu.

Je remercie l'Action Chrétienne en Orient et l'équipe de DM-Echange et Mission pour leurs efforts et leur disponibilité qui m'ont permis de découvrir, durant un mois, la Suisse du point de vue des migrants et des réfugiés et non pas du point de vue touristique. Cette expérience m'a vraiment marquée et je vais l'échanger avec mon équipe du Centre des Migrants de Caritas Liban et surtout les jeunes Libanais.

Etre loin de votre pays, de vos proches, de votre histoire, n'est pas toujours le meilleur choix. ■

NOHA ROUKOS

responsable du Département de Formation au Centre des Migrants de Caritas Liban

De Syrie en Suisse

Ici ou ailleurs, Syrien de cœur

VENU DE SYRIE EN PASSANT PAR LA FRANCE ET L'ANGLETERRE, YAZAN SAVOY VIT EN SUISSE DEPUIS SEPT ANS. 38 ANS, TRAVAILLEUR SOCIAL, IL ACCOMPAGNE DES REQUÉRANTS D'ASILE À GENÈVE. IL SE RACONTE AVEC EN TOILE DE FOND LE CONFLIT QUI MINE SON PAYS.

Quand il évoque son origine, Yazan Savoy aime dire qu'il est un Syrien chrétien. Sans mentionner catholique, chaldéen, orthodoxe ou maronite. «En Syrie, il y a seize confessions chrétiennes différentes. J'ai longtemps milité pour l'unité des chrétiens qui ne va pas de soi.» D'origine maronite, Yazan a grandi dans une banlieue chrétienne de Damas, éduqué à l'école catholique des sœurs de Besançon puis à l'école arménienne. Se sent-on différent des autres, en Syrie, quand on est chrétien? «Oui. Mis à part dans les écoles où j'ai étudié, les chrétiens sont minoritaires. C'est une société à culture musulmane: dans ses expressions courantes, ses pratiques, ses fêtes.»

Pourtant, les minorités ont quasi toujours joui d'une relative liberté en Syrie, «le président lui-même est issu du groupe minoritaire des alaouites.» C'est après sa scolarité obligatoire que Yazan, né au sein d'une fratrie de six, s'engage dans des études de linguistique. Il y a dix ans, elles l'ont conduit à étudier à la Sorbonne, à Paris, puis en Angleterre où sa route a croisé celle de Lauriane, une Genevoise devenue sa femme et avec laquelle il a deux enfants.

Ici, il n'y pas la peur

C'est donc à distance – et via les réseaux sociaux – que Yazan observe, commente et argumente le conflit syrien depuis plus de deux ans. «Quand ça commencé, j'ai posté des messages à mes connaissances là-bas en écrivant: voilà, c'est le moment de changer de gouvernement! Mais tout le monde s'énervait en me répondant qu'ils préféreraient garder ce qu'ils avaient plutôt que d'en changer.» Ce discours des chrétiens qui ont soutenu – et soutiennent encore le régime en place –, Yazan ne se l'explique pas. «J'ai été outré de



Yazan Savoy

voir ça. La seule excuse que je trouve aux chrétiens syriens, c'est cette redevance absolue au gouvernement qui les a protégés, en quelque sorte. Et la peur: ils ont vu ce qui s'est passé en Irak d'où des milliers de chrétiens ont fui leur pays. **Moi, je peux exprimer ce que je pense parce que je suis loin, physiquement. Je n'ai pas peur.**»

S'expliquer, argumenter, condamner. Le jeune assistant social genevois d'adoption ne se prive pas d'exprimer ses prises de position contre le régime. Au point qu'il sait qu'il ne pourra pas revoir son pays de sitôt. Sa famille proche, elle, a mis les voiles, l'un aux Etats-Unis, les autres en Jordanie ou au Liban. «Le quartier de Damas où nous vivions a subi beaucoup de dégâts. Pourtant, la vie continue, s'étonne-t-il. J'entends parler de mariages, de baptêmes, les gens font des projets. Je ne sais pas comment ils y parviennent...»

Dans son travail au centre de requérants d'asile genevois le Gavard – qui accueille soixante-dix hommes –, Yazan Savoy croise des compatriotes dont le projet a été la fuite. Depuis plusieurs mois, les Syriens représentent la 3^e nation la plus représentée dans le milieu de l'asile, en Suisse. «Ceux qui arrivent à Genève ne sont pas forcément les plus affectés: ils ont trouvé les

moyens de venir en Europe et n'ont souvent pas erré d'une ville à une autre pendant des semaines comme les personnes qui restent sur place.» Le statut des requérants en Suisse est pourtant loin d'être idéal. «Ils sont en attente. Sans un permis qui leur permettrait d'être prioritaires dans quelques domaines, comme les cours de français. Certains attendent depuis deux ans et demi et c'est déprimant.» Yazan les accompagne dans leurs démarches au quotidien, pour travailler en poste d'occupation, à la cuisine du Centre où ils vivent ou à Genève Roule, une association qui privilégie la réinsertion, où ils réparent des vélos.

C'est pour ceux restés aux pays que Yazan Savoy et son acolyte Inès Gerbault ont créé, en 2011, Coup de pouce* «L'idée, c'est de leur envoyer suffisamment de fonds pour qu'ils puissent imaginer continuer, explique Yazan. A ce jour, une vingtaine de familles ont pu être soutenues.»

Les images de maisons éventrées et de rues désolées n'en finissent pas de le toucher, mais c'est quand il songe à la destruction morale, psychique et émotionnelle de son peuple que Yazan craint le pire. «J'ai peur de rentrer un jour.» A ses enfants, il n'a pas transmis sa nationalité ni son nom, «je les aimerais Syriens de cœur». Depuis de nombreux mois, le jeune homme ne parle jamais de politique avec ses proches afin d'éviter les conflits. Il ne dit qu'une chose: si le régime commençait aujourd'hui à respecter les droits de l'homme et chercher une solution pour la paix, Yazan serait prêt «à garder Bachar» comme il dit. ■

SYLVIANE PITTET

* <http://www.coupdepouce.info>, une association qui vient en aide à des familles syriennes décimées par le conflit.

D'Iran aux USA

Pasteur, arménien et américain

DEPUIS 2007, HENDRIK SHANAZARI EXERCE SON MINISTÈRE PASTORAL SUR LES RIVES DU PACIFIQUE. A LA RENCONTRE D'UN MIGRANT SINGULIER.



Hendrik Shanazari, son épouse Mariet et leur fille aînée Anna.

En quelques mots, votre formation, votre parcours, votre situation familiale ?

J'ai passé une licence de psychologie à Téhéran et un master à la NEST - Faculté de théologie - de Beyrouth au Liban. J'ai épousé Mariet et j'ai deux enfants de 19 et 11 ans.

Quand et pour quelles raisons avez-vous quitté l'Iran ?

J'ai quitté l'Iran en août 2007. Avant de partir j'étais pasteur de l'Eglise évangélique de Téhéran et le directeur général du Synode de l'Eglise évangélique de Téhéran. La raison principale de mon départ a été familiale. Mon beau-père, comme vous le savez bien, pasteur de l'Eglise arménienne évangélique de Téhéran a été assassiné par des musulmans fanatiques en 1994, après quoi toute la famille a quitté le

pays. Tout cela a été trop difficile à supporter pour ma femme et nous avons décidé de quitter à notre tour le pays.

Comment se sont passées votre accueil à votre arrivée à Los Angeles et vos débuts de ministère pastoral aux USA ?

En fait, j'ai émigré aux USA suite à l'invitation d'une Eglise à Los Angeles. Je suis impliqué dans mon ministère dès le premier mois de mon arrivée. Les deux premières années sont difficiles. Toute ma vie, j'ai été élevé et j'ai servi dans une Eglise où je connaissais tout le monde. C'était chez moi. Ici je suis un étranger et très peu de gens me connaissent. J'ai mis au moins un an ou plus à me sentir bien ici. Chef chez moi, beaucoup attendent de moi que j'agisse comme un chef. Ici, au début, je ne suis presque rien, essayant de trouver ma place. Aujourd'hui, les choses changent petit à petit, je prends confiance, mes responsabilités s'étendent ; maintenant je suis débordé par trop de responsabilités, à présent je me sens chez moi.

Quelles sont les nouvelles récentes de votre famille, votre épouse, vos enfants ?

Mon fils Tadeh est au collège maintenant. Il aime son école et est très heureux de reprendre la classe. Il fait une option musique et joue du piano. Anna, ma fille est à l'université. Elle a terminé sa première année. Elle aime les études et la vie étudiante. Elle est très active dans le groupe de jeunesse de l'église et impliquée dans la pratique religieuse de l'Eglise. Elle va être diplômée du Conservatoire cette année. Elle aime le piano et le chant. Mariet, mon épouse, a repris des cours il y a quatre ans pour passer son doctorat en éducation. Elle a terminé et va présenter sa thèse en septembre. Elle commencera à travailler en janvier dans la région. Elle est très active et fait tout pour concilier ses responsabilités entre la maison, l'école et le bureau.

Professionnellement, quels sont aujourd'hui vos activités, vos engagements ?

Je sers dans deux Eglises. Pour la majeure partie de mon temps, je suis à l'Eglise évangélique arménienne de la Sainte Trinité à Glendale. J'ai aussi la responsabilité pastorale de l'Eglise arménienne du Christ, où je m'occupe de jeunes adultes.

Membre du Bureau, à l'Union des églises évangéliques arméniennes de l'Amérique du Nord, je suis actif dans l'Association des églises et amicales évangéliques iraniennes de l'Amérique du Nord.

Ces derniers huit mois, j'ai participé à une table ronde de pasteurs organisée par le Département de santé mentale du Comté de Los Angeles. Là, des responsables chrétiens et juifs rencontrent des spécialistes de santé mentale, des conseillers, des psychologues et essaient de se conforter les uns les autres dans leur aide aux personnes luttant avec un problème de santé mentale ainsi que leurs familles. Là, les pasteurs ont accès aux ressources disponibles au niveau du Comté. Ils aident le clergé à mieux comprendre les problèmes de santé mentale et le clergé aide les spécialistes à comprendre les problèmes de foi qui touchent la vie des gens et dont ils peuvent ne pas être conscients.

Quelles satisfactions, quels soucis votre Eglise vous apporte-t-elle au quotidien ?

Dans les premiers mois et même la première année, ma femme et moi nous nous interrogeons sur la décision de nous installer aux USA presque tous les jours.

Maintenant je vois l'intérêt réel d'une personne comme moi pour l'église et la communauté que je sers. Je suis très satisfait du ministère qui est le mien, bien qu'il me faille encore aujourd'hui m'adapter à la structure des différentes communautés et de l'Eglise d'ici. Il est si facile d'entrer chez les gens par le télé-évangélisme. Cela donne la pleine vision de mon ministère et attire ceux que je n'aurais eu aucun moyen d'atteindre personnellement.

C'est étrange, qu'ici aux USA aussi, l'Eglise que je sers se bat pour subsister financièrement, de la même manière qu'en Iran et dans presque chaque réunion, nous devons aborder ce problème des finances.

Quel regard d'ensemble portez-vous sur le pays qui vous a accueilli, ses gens, son mode de vie, ses Eglises ?

La première chose qui m'a frappé c'est l'abondance de presque tout. Il semble qu'il y ait une solution à tout problème ou besoin. Il semble que tout ici s'organise pour rendre la vie plus facile, alors que chez moi, en Iran c'était juste l'inverse. Il était difficile d'obtenir la moindre chose.

D'un côté, l'individualisme et l'égoïsme dérangent lorsque l'on vient du Moyen Orient aux USA. De l'autre côté, les gens sont si attentionnés. Mais l'égoïsme et ses différentes expressions vous blessent. L'expression «je m'en fiche» quelques fois me gêne, alors qu'on l'entend si souvent. ●●●



Fête à la paroisse évangélique arménienne de la Sainte-Trinité à Glendale / Los Angeles.

●●● Ce qui nous a surpris c'est que les enfants sont gâtés et rien ne les rend heureux. Très rarement ils sont satisfaits des cadeaux qu'ils reçoivent à leur anniversaire.

Peut-être que je me trompe, mais au moins dans notre secteur où il y a des dizaines d'Eglises arméniennes libres, on peut voir une compétition entre les églises et la plupart de ces Eglises ne coopèrent pas entre elles ni ne partagent d'activités.

J'ai été choqué quand j'ai été confronté à différents aspects du fondamentalisme chrétien. J'ai été agacé par les discours excessifs à propos de succès financiers. En tant que pasteur, j'ai un problème avec la richesse illimitée de quelques uns et le fait qu'ils soient le modèle pour beaucoup de jeunes. Je peux me tromper, mais je suis découragé de voir comment la foi des chrétiens est détournée à des fins politiques.



Le pasteur Shanazari entouré de ses paroissiens de Glendale / Los Angeles.

Par rapport à l'Iran, qu'est-ce qui vous manque le plus aux USA ?

Les relations étroites que j'avais avec mes collègues et les membres de l'église. Il nous faudrait des années pour reconstruire cela ici. Dieu merci, maintenant, nous avons notre cercle d'amis proches.

Mon implication œcuménique, ma coopération avec les responsables des Eglises sœurs. J'ai été choqué d'entendre pour la première fois quelqu'un demander « Etes-vous catholique ou chrétien ? » Plus tard j'ai compris que dans cette partie du monde, il est si commun de voir le catholicisme opposé non pas au protestantisme mais à la chrétienté!

Pratiquer le culte dans un bâtiment d'église rentable avec ses servitudes de planning a été une nouvelle expérience. Quelques fois je regrette notre petite

église avec ses installations limitées et la liberté que nous avons d'utiliser ses moindres petits recoins.

Quels sont vos contacts à distance avec l'Iran et votre Eglise d'origine ?

Je suis en contact avec eux de temps en temps, mais à cause des problèmes de sécurité, nous ne pouvons pas parler de la situation difficile dans laquelle ils se trouvent. Quand par chance nous pouvons parler librement, nous essayons d'avoir des nouvelles récentes. Malheureusement les nouvelles n'ont pas été si bonnes ces deux dernières années, ce qui nous attriste. Je lis les journaux iraniens tous les jours et suis les événements de près. Nous prions toujours et espérons des changements positifs.

Quels sont vos espoirs aujourd'hui pour votre pays l'Iran ? Y retourneriez-vous un jour ?

La récente élection du nouveau président a suscité de l'espoir pour beaucoup d'iraniens et pour ceux de notre Eglise aussi. Ils espèrent que la nouvelle administration va créer une atmosphère plus ouverte pour agir et travailler. Sachant comment le pays est gouverné, je ne m'attends à aucun changement immédiat, à moins que les huit dernières années aient donné une leçon aux autorités sur les résultats obtenus par la poursuite des politiques en cours. J'aimerais beaucoup revoir mon Eglise et c'est pour cette raison que je fais très attention à ne pas apparaître dans les programmes de la TV perse aux USA, ni à faire de commentaire imprudent. Je n'ai aucun projet actuellement et je ne pense pas que cela soit sage d'y penser dans la conjoncture actuelle, surtout parce que je sens qu'on n'a pas besoin de moi. Si dans le futur, ma présence et mon ministère seraient utiles, j'y réfléchirai à nouveau.

Quel message adressez-vous à tous vos amis de l'ACO Fellowship en Orient et en Europe ?

C'est une question difficile. Je suis très préoccupé par la situation au Moyen Orient. Nos communautés chrétiennes et nos Eglises font face à de vastes défis. Elles doivent s'occuper des nombreux besoins de notre peuple là-bas : spirituel, financier, social... Elles doivent même avoir un rôle dans les problèmes politiques, être avisées et savoir quand et avec qui s'allier. De toute évidence, il faut poursuivre le partenariat et augmenter le soutien moral et financier à nos Eglises et communautés là-bas. Je ne peux que prier pour nos responsables, sœurs et frères du Moyen Orient et appeler à la sagesse et au courage dans la situation critique qu'ils vivent aujourd'hui. Alors que la population attend des Eglises une direction politique et un soutien. ■

PROPOS DE HENDRIK SHANAZARI
RECUEILLIS PAR ALBERT HUBER



D'Egypte en Suisse

De Chéops au Cervin en passant par Manhattan

SUSANNE GEORGETTE BURNIER-AZER, INTERPRÈTE, GARDE UNE PARTIE DU CŒUR PROFONDÉMENT ATTACHÉ À SES RACINES ÉGYPTIENNES ET À SA FAMILLE. L'AUTRE PARTIE BAT POUR LA SUISSE, SON PAYS D'ADOPTION. MEMBRE DU COMITÉ DE L'ACO FELLOWSHIP, ELLE RACONTE SES ALLERS-RETOURS ENTRE ICI ET LÀ-BAS QU'ELLE VIT EN TRAVAILLANT AVEC LES MIGRANTS.

Quand elle évoque sa famille, Susanne Burnier parle de « mosaïque ». Un père catholique, une mère orthodoxe, une grand-mère protestante et un grand-père évangélique. Allez savoir quelle influence a présidé à son éducation, elle-même a quelques doutes, « œcuménique peut-être. Mon père était très engagé dans sa foi. C'était un sage : les musulmans l'appelaient le « saint ». Quand il est mort, il y avait mille cinq cents personnes à ses funérailles ; une partie était des femmes voilées », se souvient-elle. Ce père qui parlait peu « mais agissait pour les autres surtout pour défendre les personnes vulnérables et démunies » a marqué sa vie.

Dans cette famille d'Alexandrie ouverte au monde où elle grandit avec neuf frères et sœurs, on place l'éducation en haute estime. Dès l'âge de 4 ans, Susanne fréquente l'école française catholique. Un lieu où le prosélytisme n'a pas sa place : s'y retrouvent Egyptiens, Arméniens, Italiens, chrétiens, juifs et musulmans. « C'était une deuxième famille. Mes meilleures amies, je les ai gardées de cette époque. » Susanne lit Racine et Molière dans le texte, consciente aujourd'hui d'avoir pu embrasser durant ces années-là d'autres cultures, habitudes et façons de voir le monde.

Années 70. Dalida chante *Paroles, paroles*. On retrouve Susanne à l'Université d'Alexandrie, section lettres, français, arabe, latin et anglais. « Je portais le bikini,

Susanne Burnier-Azer.
« L'école française catholique, pour moi, est un lieu où le prosélytisme n'a pas sa place : s'y retrouvent Egyptiens, Arméniens, Italiens, chrétiens, juifs et musulmans. C'était une deuxième famille. Mes meilleures amies, je les ai gardées de cette époque. »

sourit-elle. A l'Université, mes amies et moi faisons le concours de celle qui porterait la jupe la plus courte. » Durant les vacances, Susanne a pris l'habitude de travailler comme responsable pour Caritas - Egypte pour animer des groupes de jeunes filles issues de milieux défavorisés sur le thème de la promotion de la femme égyptienne. Elle aime ça. Alors quand elle entend parler d'un diplôme d'animatrice dans les camps d'enfants, en France, la jeune femme se lance. Elle débarque à Saint-Chéran à l'Union Chrétienne de Jeunes Gens, puis travaillera aux colonies de la SNCF. « A force d'animer des camps aux quatre coins du pays, je connaissais la France mieux que l'Egypte ! » Chaque année, elle revient pour plusieurs semaines et finit par diriger un des Centre de vacances SNCF de Bois Salève. En fin d'été, elle retrouve Alexandrie et les études : elle se verrait bien devenir guide touristique. C'est lors d'un séjour linguistique en Angleterre que les choses prennent un tour différent. Elle rencontre François, un Suisse qui travaille à Londres. Elle a 25 ans, ils s'aiment, mais la décision de cette union sera difficile. « Mon cœur était déchiré pour mes parents. Ils savaient que je ne reviendrais plus vivre en Egypte ; ma mère a beaucoup pleuré. Pour moi, c'était comme si mon passé était mis de côté. » Une fois sa famille d'accord sur son choix – « je ne suis pas seulement la fille de mon père et de ma mère, il fallait que les hommes des ●●●



« Sa prière, c'est de pouvoir regarder l'autre sans jugement, comme un être humain même s'il a commis l'irréparable. »

●●● *deux familles soient d'accord! C'était important qu'il soit chrétien* » - Susanne se marie et s'envole pour New York où son mari a été muté. Aux Etats-Unis, où la famille s'est agrandie avec l'arrivée de deux fils – « *ma couronne* », souffle-t-elle –, six années s'écoulent, heureuses, « *une partie de ma famille habitant New-York* ». Le retour en Suisse en 1985, contraint par la fermeture du bureau de son mari, sera ardu pour le couple. « *C'est là, je crois, qu'a vraiment commencé l'exil. Nous avons mal vécu la première année. De mon côté, je ne me suis pas sentie bien accueillie, je n'avais pas vraiment d'amis.* » Vivre entre-deux cultures n'est pas facile. Heureusement, elle trouve un travail comme enseignante de français pour des hommes d'affaire étrangers. Susanne tient le cap, les vacances contribuent à garder les liens avec le pays d'origine. C'est vers 19 ans que chacun de ses fils a voulu passer du temps en Egypte, dans une école de théologie pour l'un, manager-assistant dans un hôtel pour l'autre, mais loin de la famille de leur

« Je me sens autant Suisse qu'Egyptienne. Quand je vole sur le Léman, j'ai le cœur qui bat plus vite. Et je me sens chez moi quand je survole les pyramides. »

mère pour tous deux. « *A leur retour, ils m'ont dit mieux comprendre ce que j'avais vécu.* » Depuis quinze ans, brevet fédéral d'interprète en poche, Susanne Burnier travaille en qualité d'interprète communautaire auprès d'Appartenances, une association de soutien aux migrants. Un job qu'elle adore. Elle jongle adroitement entre les cultures, « *je fais le pont tout le long* » lance-t-elle. Elle explique à l'un pourquoi l'autre ne le regarde pas dans les yeux lorsqu'il lui parle. Elle essaie de comprendre le pourquoi des conflits, démêle des écheveaux d'incompréhension auprès des services sociaux, chez les médecins, dans les hôpitaux, ou les écoles. C'est pour des êtres cassés, torturés ou humiliés que Susanne travaille dans les cabinets des ethnopsychiatres d'Appartenances. « *La personne se raconte, je traduis, mais pas seulement: il m'arrive de dire au médecin: là, vous entrez sur un terrain où, à cause de la culture, cette personne ne va pas pouvoir vous répondre.* » Et Susanne de chercher alors un autre chemin, un accès où poser le pont d'une question; elle essaie aussi de relever les éléments non verbaux, le ton de la voix, l'expression du visage, et l'attitude corporelle. Forcément, ce n'est pas tous les jours facile. Elle a reçu parfois des menaces. « *Je demande tous les jours la protection du sang de Christ versé sur moi* », s'exclame-t-elle. Sa prière, c'est de pouvoir regarder l'autre sans jugement, comme un être humain même s'il a commis l'irréparable. « *Avec mes collègues psychiatres, avec qui j'adore travailler, si nous pouvons aider quelqu'un à se reconstruire, à faire des projets, à rêver, à prendre de nouveau goût à la vie, à devenir autonome, je suis heureuse. Comme je l'ai entendu d'un de nos conférenciers, nous percevons notre profession comme un pont dans la communication, pour permettre le tissage d'une relation, pour contribuer à sortir de l'impasse, pour partager les problèmes et réfléchir aux solutions, pour dépasser la souffrance et recommencer à rêver et se projeter dans l'avenir* ». Susanne Burnier-Azer porte ses deux noms, symbole de sa double appartenance. « *Je me sens autant Suisse qu'Egyptienne. Quand je vole sur le Léman, j'ai le cœur qui bat plus vite. Et je me sens chez moi quand je survole les pyramides.* » ■

SYLVIANE PITTET

D'Arménie en France

ON SAIT QUE L'ACO EST NÉ DU SOUCI POUR LES SURVIVANTS AU GÉNOCIDE ARMÉNIEN, PARQUÉS DANS L'IMMENSES CAMPS DE RÉFUGIÉS PRÈS D'ALEP APRÈS LA 1ÈRE GUERRE MONDIALE. DEPUIS, LA SITUATION A BIEN CHANGÉ. LES ARMÉNIENS, AVEC LES CHINOIS, LES JUIFS SONT MAINTENANT CE QU'ON APPELLE UNE GLOBAL TRIBE, UN PEUPLE QUI EST DISSÉMINÉ À TRAVERS LA PLANÈTE ENTIÈRE SANS POUR AUTANT PERDRE SON IDENTITÉ. L'UN DES SOUCIS DES ARMÉNIENS EN DIASPORA EST DE NE PAS PERDRE LE LIEN AVEC LEUR HÉRITAGE CULTUREL. DANS PLUSIEURS LIEUX, NOTAMMENT DANS LES LOCAUX STRASBOURGEOIS DE L'ACO, DES COURS D'ARMÉNIEN ONT LIEU POUR DES ENFANTS. NOËLLA RICHARD EST LA PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION SEVAK, QUI VISE À PROMOUVOIR LA CULTURE ARMÉNIENNE. AUTEUR D'UN TRAVAIL SUR LA DIASPORA ARMÉNIENNE À STRASBOURG, LE LEVANT LUI A DEMANDÉ DE NOUS DÉCRIRE LA RÉALITÉ ARMÉNIENNE DE STRASBOURG DE L'ALSACE.

Être arménien en Alsace

L'émigration arménienne en Alsace: un phénomène récent et particulier

Contrairement aux foyers historiques français d'implantation de la diaspora arménienne (Marseille, Lyon, Valence, Décines, Saint-Etienne, Paris et sa région), la présence des Arméniens en Alsace, et à Strasbourg en particulier, est un phénomène récent et encore peu connu. Arrivée pour une très grande majorité d'entre eux il y a seulement une dizaine voire une quinzaine d'années tout au plus, cette population arménienne s'inscrit dans un mouvement migratoire distinct de celui des Arméniens rescapés du génocide de 1915 qui sont venus se réfugier en France à partir des années 1920.

L'Alsace, une région historique de forte immigration

Si l'Alsace est dès le XIX^e siècle une région industrialisée de forte immigration, celle-ci est avant tout transfrontalière¹. Jusqu'en 1954, les émigrés sont en effet essentiellement européens (Allemands, Suisses, Italiens, Polonais) et il faut attendre les années 1960-1970 pour voir arriver de nouvelles populations originaires de pays plus éloignés tels que le Portugal, le Maghreb ou encore la Turquie. L'émigration arménienne, quant à elle, est caractéristique du phénomène migratoire des années 1990 qui correspond à l'arrivée de migrants en provenance des pays de l'ex-bloc soviétique (Europe de l'Est, Russie, Ukraine, Arménie, Géorgie...), d'Asie (Iran, Inde,



Noëlla Richard pose à côté de la carte de l'Arménie. « La construction progressive d'une communauté arménienne diasporique: un devenir à suivre... »

Chine, Thaïlande, Liban...), d'Afrique subsaharienne (Sénégal, Cameroun) ou de Madagascar. En 2012, on estimait à environ 8 000, le nombre d'Arméniens vivant en Alsace, dont 4 000 à Strasbourg (ce qui représentait environ 1 500 familles)². Depuis lors, ce chiffre ne fait qu'augmenter considérablement et de manière constante, si bien qu'aujourd'hui, il est difficile de donner un nombre exacte les ●●●



Femmes arméniennes à la cérémonie de commémoration du génocide, place de la République à Strasbourg en 2012.

de leur départ. Les adultes souhaitent également offrir à leurs enfants de meilleures conditions de vie et des possibilités d'études et de carrières professionnelles plus étendues qu'en Arménie.

Entre installation et retour au pays, les difficultés de l'insertion

Une fois installés, leur situation reste en général précaire et instable, tant du point de vue professionnel que du point de vue social. Beaucoup d'entre eux sont demandeurs d'emploi et ont très souvent des problèmes de papiers, de cartes de séjour et font des demandes régulières pour acquérir la nationalité française. C'était le cas d'Artak Nazaryan, à l'époque étudiant en master I de psychologie à l'Université de Strasbourg et installé depuis dix ans à Strasbourg. En janvier 2012, peu après cette interview, il avait reçu un avis d'expulsion du territoire français. Il m'expliquait : « Des grosses difficultés c'est plus chaque année, [...] il faut

renouveler la carte de séjour, et d'une année à l'autre surtout quand ça s'approche à la fin logique des études, c'est là qu'on arrive à la crispation. Est-ce que j'aurais l'expulsion? On sait pas et puis ça aussi malgré nous, même si on ne le remarque pas, ça prend beaucoup d'énergie, [...] ça fait par exemple, pendant les études, quand l'année démarre, t'as pas encore ta carte de séjour, tu sais pas encore, t'es inscrit à la fac mais qu'est-ce qu'il va s'passer après ; donc les gens ils cherchent des stages, ils se concentrent sur les écoles, toi tu penses à ça. »⁵ Après de nombreuses procédures administratives et avec l'aide de ses proches, Artak a finalement réussi à obtenir le droit de rester en France. Son cas n'est malheureusement pas isolé et reste aujourd'hui le problème principal de nombreux émigrés, pas seulement arméniens.

Enfin, la langue française constitue également une difficulté majeure pour nombre d'entre eux, voire une barrière d'accès à l'emploi notamment pour les adultes. Les jeunes, au contraire, du fait de leur âge et de leur insertion immédiate dans le cursus scolaire, sont amenés à apprendre le français et s'adaptent ainsi plus facilement à leur nouvelle condition de vie. Dans tous les cas, le retour au pays reste fortement improbable pour la plupart d'entre eux. Les problèmes financiers et sociaux les empêchent en général de revenir même occasionnellement en Arménie dont ils cultivent leur attachement à travers la transmission de la culture arménienne.

Une communauté en devenir

Si à l'heure actuelle, il n'existe pas à Strasbourg ni en Alsace de « quartier arménien » comme dans les villes historiques françaises d'implantation de la migration arménienne, des structures communautaires se créent et se développent progressivement depuis trois-quatre ans. L'objectif de ces associations reste avant tout la transmission et la préservation de la culture et de l'identité arménienne à travers les générations. Ainsi, après la paroisse arménienne de l'église catholique Sainte Madeleine, une petite école destinée aux enfants arméniens est en train de prendre forme dans le quartier de la Meinau à Strasbourg. Animée par l'association AREG, créée en 2012, cette école, dont elle est à l'origine, propose des cours hebdomadaires d'arménien qui ont lieu chaque samedi dans les locaux de l'Action Chrétienne en Orient. Comme l'explique Méliné, professeur de cette école, « C'est important pour nous [...] de transmettre à notre génération [...] la culture, la musique. »

« C'est le but de ne pas oublier notre langue, [...] notre histoire. »⁶

En dehors de ces associations culturelles, un magasin (Arménie 2000) et un restaurant (la Halte) proposant des mets arméniens sont ouverts à Strasbourg mais leur nombre reste toutefois marginal. Enfin, regroupant des arméniens et des non-arméniens, l'association SEVAK quant à elle œuvre au développement et



Enfants arméniens à la cérémonie de commémoration du génocide, place de la République à Strasbourg en 2011.

au renforcement des échanges socio-culturels entre l'Europe et l'Arménie. Créée à Strasbourg en 2010⁷, elle souhaite promouvoir en France la culture arménienne en proposant notamment des cours d'arménien et en organisant des concerts avec des artistes arméniens.

Ainsi, l'ensemble de ces structures participent de la construction progressive d'une communauté arménienne diasporique dont le devenir reste à suivre... ■

NOËLLA RICHARD

¹ De 1851 à 1871, les Allemands sont surtout présents dans le Haut-Rhin et les Suisses dans le Bas-Rhin.

² Chiffre estimé par le Père Vatché Hayrapetian, prêtre de la paroisse de l'Eglise Apostolique Arménienne de Strasbourg.

³ Chaque année le 24 avril, une commémoration en hommage aux victimes du génocide de 1915 est célébrée sur la Place de la République en présence du Représentant de l'Arménie au Conseil de l'Europe, M. Armen Papikyan, ainsi que de représentants institutionnels et associatifs.

⁴ La chapelle religieuse de l'église catholique Sainte Madeleine de Strasbourg est gracieusement mise à disposition des Arméniens depuis 2010 par le curé Alain Moster.

⁵ Entretien réalisé le 30 décembre 2011 à Strasbourg

⁶ Entretien réalisé le 21 décembre 2011 à Bischheim, faubourg de Strasbourg

⁷ SEVAK Association a originellement été créée à Fribourg (Suisse) en 2009. Après Strasbourg, une seconde antenne de l'association a vu le jour à Erevan (Arménie) en 2011.

Les raisons de l'émigration : des facteurs socio-économiques

La majorité des Arméniens que j'ai pu interroger au cours de mon travail de recherche ont décidé d'émigrer pour des raisons économiques et sociales. Le manque de travail, le fort taux de chômage et les limites de perspectives professionnelles sont souvent invoqués par ces personnes comme étant les raisons

La vie désacralisée

Réfugiés syriens
au centre de
Taalabaya dans la
Beeka au Liban



Les horreurs de la guerre en Syrie ont forgé auprès des travailleurs sociaux libanais des aptitudes d'accueil, de discernement, de partage, d'empathie. Mais en même temps un profond sentiment d'humilité, d'incapacité vis-à-vis du mal qui dévaste non seulement l'existence physique, mais dénature l'image divine de l'homme. Les scènes de tuerie sans merci que nous communiquent les medias, induisent sans le vouloir peut-être, à la désacralisation de la vie.

C'est dans un tel climat psychologique que nos Eglises et institutions ont été appelées à soulager un peu plus d'un million de réfugiés syriens au Liban, soit un chiffre équivalent au tiers de la population libanaise. Nous nous trouvons face à des personnes en situation de détresse, dont la profondeur les asphyxie parfois. L'ampleur des catastrophes, la destruction systématique des structures, les pillages, les rasages de quartiers, les tueries sans merci, ne représentent pas uniquement des images pour ces réfugiés, bien au contraire, ils y retrouvent leurs propres parents restés sur place, leurs logements, églises, mosquées, écoles, villes et villages, ce qu'ils ont bâtis de leur propre main, à la sueur de leur front.

Ecrasés par le présent et sans lueur d'issue à l'horizon, sans comprendre la raison de cet acharnement international à l'égard de leur pays, beaucoup frisent le désespoir. Comment pourrions-nous devenir des ministres de miséricorde vis-à-vis d'eux? En évitant toute arrogance et tentation de chercher son propre intérêt ou celui de son groupe. Autrement dit, en adoptant une attitude d'humilité, car nous ne sommes que des instruments vulnérables auxquels Dieu et la société ont confié des tâches, afin de ne pas laisser s'envoler l'espoir.

Nos pays se vident de leurs habitants, cerveaux, jeunesse. Le *Printemps Arabe* a déstructuré l'économie de tous les pays de la région. Chrétiens et Musulmans, tous subissent les conséquences de la crise. Le déracinement des Chrétiens d'Orient risque de priver la région de l'une de ses composantes fondamentales d'origine. Celle appelée à servir de pont de tolérance, de témoins d'entente dans la pluralité, de porteurs d'esérance.

ANIE BOUDJIKANIAN

travailleuse sociale de l'Eglise
protestante arménienne du Liban